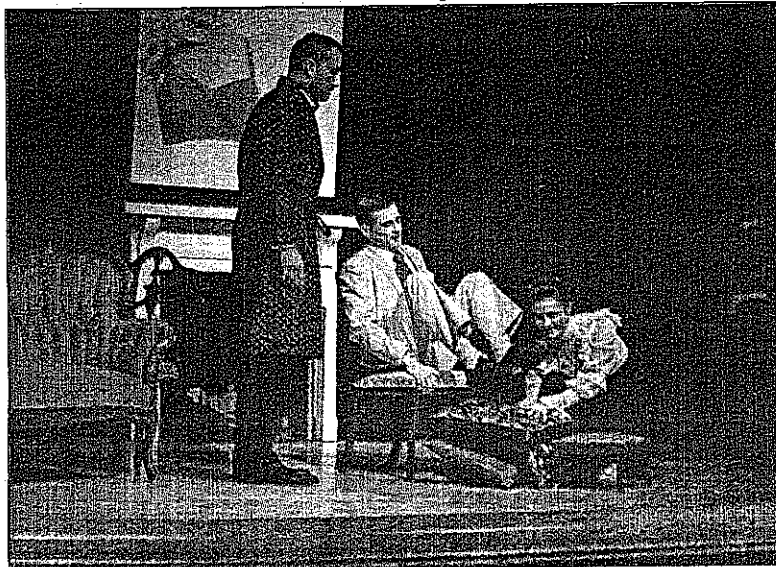


Les indisciplinés de Toronto brûlent les planches

Raphaël Lopoukhine

Un jour, Pierre Gregory ne pourra plus se cacher. Le metteur en scène amateur mérite de moins en moins ce titre. Ses pièces, et notamment la toute dernière, *Les Boulingrins*, élèvent le niveau du théâtre communautaire vers un degré proche du professionnalisme. Une impression saisissante dès les premiers instants de la pièce. Le décor est parfait. L'intérieur bourgeois du début du vingtième siècle, sans trop de profusions de détails, est reproduit à merveille. L'atmosphère est moelleuse et méticuleusement guinée. C'est celle que les Feydeau et Courteline tournaient gentiment en déri-



sion dans leurs Vaudevilles.

La mise en scène de Pierre Gregory est à la fois inventive et

sérieuse. Léchée et rigoureuse. Les déplacements et les mouvements des acteurs sont travaillés. Soigneusement. Sous la direction de Pierre Gregory, les comédiens s'avèrent étonnants de maturité et d'inventivité, surtout au vu de leur expérience réduite.

Car il faut le rappeler : *Les indisciplinés de Toronto* est une compagnie de théâtre amateur. Mais une compagnie capable de remplir une grande salle telle

que celle de l'école Gabrielle Roy trois soirs de suite, du 17 au 19 novembre. Et surtout, de faire rire. Car Pierre Gregory a le don de nous faire rire. Un don que l'on sent nourri par des heures de travail. Le rire ne s'improvise pas, il se crée. Une salle pliée en deux, c'est la récompense merveilleuse d'heures de labeur et de quelques intuitions. Donner un grand rôle à Jules Daviau par exemple. Le public l'avait déjà applaudi pour son rôle de Pantallone dans la pièce précédente, *La Combinaison de Colombine* et force est de constater qu'il a pris de l'assurance, avec cette interprétation hilarante d'un pique-assiette d'une cuistrerie géniale. Ou introduire de nouveaux visages, comme Ève Attali, Christopher King et Céline Saday, superbe en pétillante petite soubrette, qui tire, nihiliste, les ficelles de la trame...

Avant *Les Boulingrins*, le public a pu être touché par la performance de trois acteurs, Rebecca Aïach, Charles Brousseau et Raymond Guindon qui montaient sur les planches

pour la première fois pour *Monsieur Philbin*, drame mis en scène par Guillaume Touzel-Bond. Mention spéciale à Raymond Guindon, surprenant de tendresse dans un rôle de vieux bougon au cœur tendre. Pour une pièce pleine de nostalgie, sur la profondeur des rapports humains écrite par Linda Mc Cready, membre des indisciplinés. Une écriture nette, agrémentée de quelques morceaux de bravoure savoureux. Exemple : « il n'existe pas de viagra pour lever le pinceau du peintre qui ne peut plus peindre. »

Bientôt, Pierre Gregory ne pourra plus se cacher. Il ne pourra plus dissimuler longtemps que son théâtre a tout du théâtre professionnel. Et que son talent de metteur en scène pourrait très bien être utilisé dans un autre registre, plus dramatique. Et pourquoi pas, par exemple, pour cette pièce sombre et noire comme un bas fond, écrite par un jeune metteur en scène talentueux, et mise en lecture l'an passé : *La nuit quand les enfants veillent?*